

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Nicole Brossard, Élise Turcotte, Bruno Roy

Hugues Corriveau

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2008). Compte rendu de [Nicole Brossard, Élise Turcotte, Bruno Roy]. *Lettres québécoises*, (129), 18–19.

☆☆☆☆☆

Nicole Brossard, *La capture du sombre*, Montréal, Leméac, 2007, 144 p., 13,95 \$.



HUGUES CORRIVEAU

[...] *une menace imprécise veillait qui faisait écho aux phrases de brouillard qui venaient vers moi comme en ce moment c'est ça comme en ce moment personne ne peut me contredire puisque j'oublie qui je suis à force d'avoir trop creusé entre les mots, trop plongé dans les formes roses et anciennes de mon amour pour tout ce qui virevolte et scintille [...] pourquoi dans une autre langue je déferle en faisant un tintamarre d'enfer comme si cela pouvait me protéger du beau bruit de roulis des êtres vivants tressaillant au loin à mi-cbemin à mi-tremblement de rêve. Je suis partout où je dis que je suis même si j'oublie j'attends bien lovée dans le roulis des mots et de mes muscles de silence j'attends que les siècles passent. Je suis partout où je suis.* (en italique dans le texte, p. 101-102)

Double ailleurs

Nicole Brossard

La capture du sombre

LEMÉAC

Dans la langue étrangère comme en pays étranger.

Nicole Brossard, dans son nouveau roman au titre magnifique, met sa narratrice en état de déséquilibre, dans cet ailleurs que cette dernière décide de traduire par le biais d'un roman. Celle-là, convaincue de l'importance de se déplacer dans ce monde nouveau avec la rigueur de la conscience, pose sa prose à la fois comme traduction du monde neuf qu'elle aborde et dans une langue étrangère qui est d'emblée celle de l'autre quand on est à côté de soi.

Et ce tourbillon n'est pas que factuel, il est aussi intellectuel et culturel, tellement ce roman en appelle à Spinoza, comme à Ismail Kadaré, conviant peinture, sculpture, littérature et philosophie. Nous sommes au pays de la pensée qui fouille la connaissance.

TROUVER SA VOIX

Nicole Brossard prouve encore une fois l'extrême tension de ses œuvres, suspendues au-dessus d'une certaine limite, sans concession ni compromis. Elle ne cherche pas du côté de la facilité mais de la rigueur que le sujet impose. Elle tient toujours le pari de mettre la langue au service du propos, ici dans ce qu'on pourrait appeler la nervosité de l'écoute, la ferveur de rendre perceptible les multiples voix qui se bousculent autour d'elle.



NICOLE BROSSARD

LA PRISE EN CHARGE DU MONDE

La narratrice est reçue dans un château suisse par Tatiana Beaujeu Lehman afin de soutenir certaines conversations, mais aussi pour écrire « [...] ce livre pour ne pas être douce et pour voir venir l'horizon des incendies » (p. 5). Dans le village, il y a Charles et Kim, et June et l'avocate Laure Ravin qui s'occupe de sa mère, et les bruits et les paysages. Le roman inscrit d'abord cette mise en place des personnages qui vont intervenir dans l'œuvre. Puis, peu à peu, la narratrice nous dit en quel lieu et en quel état cette langue étrangère se met en marche dans sa prose, au fur et à mesure que se bouscule le style, jusqu'à devenir une sorte de déferlante sans points ni virgules dans le deuxième chapitre intitulé « Des clôtures dans la respiration », là où les pensées des protagonistes se multiplient et prennent tout l'espace de la fiction.

YEUX OUVERTS

Peut-être faudrait-il décrire ce roman comme celui de l'étonnement, celui d'un témoin qui se trouve emporté par le tourbillon des actes, des souvenirs, des tensions qui harcèlent le vivant : « Des phrases reviennent souterraines, sombres, transparentes ou lumineuses comme pour [la] faire douter de ce qu'[elle] voi[t], entend, voire désire. » (p. 97) Dans l'intensité de ce désir, la narratrice traduit le tourbillon d'émotions et de vie qui gagne sa prose, et elle le fait avec vigueur :

DE LA BEAUTÉ DE L'ŒUVRE

Comme toujours chez Brossard, la langue est somptueuse et l'on aimerait avoir le temps de peser nos mots en sachant que « c'est par la prose que le monde s'active à produire de l'avoir, par la poésie qu'il change et renoue avec le vivant » (p. 24), ou encore nous attarder à l'expression d'une rare finesse quand il s'agit de décrire cet « [...] atelier [...] encombré, sombre comme une phrase entre deux blessures » (p. 29). Ce roman, et je pèse mes mots, est accompli et prouve qu'il est encore possible de maintenir la finesse de la poésie jusque dans la prose.

☆☆☆☆☆

Élise Turcotte, *Pourquoi faire une maison avec ses morts*, Montréal, Leméac, 2007, 128 p., 17,95 \$.

Dans le jardin des allongés



Aucun compromis quand il est question des morts.

On ne peut pas dire qu'Élise Turcotte est frileuse. Le titre de son dernier livre laisse pantois tellement il pourrait rebuter quiconque craindrait un sujet aussi radicalement présenté. Mais, *a contrario*, ce titre-là intrigue et est fort beau. L'auteure nous convie à la suivre à travers toutes les finesses qui peuvent paver la voie à la compréhension de la mort, à son apparition comme à sa sournoserie. Elle se met en scène, parle dans un texte



ÉLISE TURCOTTE

magnifique de poésie et de justesse de la vie et de la mort d'un oiseau, elle nous prie d'aller voir de plus près dans un hôpital, chez des amoureux, partout en somme où la guide quelque victime potentielle, quelque événement qui suscite chez elle une réflexion profonde et envoûtante.

L'INSTANT DU DOUTE

Ce que cherche à cerner Élise Turcotte, c'est en quelque sorte l'accomplissement de la mort, le moment exact où elle advient réellement, parce qu'elle ne cesse de traquer les signes continus de ce qui se continue justement malgré les apparences, ce qu'elle

ne cesse d'interpeller comme étant de la vie dans la mort, malgré elle, qui perdure : « La mort est plus vivante qu'on ne croit. Elle grouille de vie. Tout travaille à son accomplissement. Jusqu'au dernier souffle. » (p. 10)



Bruno Roy, *N'oublie pas l'été*, Montréal, XYZ éditeur, 2007, 276 p., 25 \$.

Tendre chair

Dans un camp de vacances pour apprendre la vie.

N'oublie pas l'été est sans doute le roman le plus touchant qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps. Non pas qu'il transcende la littérature par un style indiscutablement personnel ou une narration complexe, bien au contraire. Touchant, dis-je, parce que vrai jusqu'à la vibration des confidences, par son approche humaniste et la naïveté affichée et pleinement assumée qui s'y déploient. L'auteur nous convie à suivre les affres et tourments d'enfants, d'adolescents et de moniteurs d'une colonie de vacances située à Contrecoeur.

SE SAUVER DEVANT DIEU OU MALGRÉ LUI

J'ai connu les colonies de vacances telles que les décrit Bruno Roy, j'y ai été heureux et malheureux, exalté et consterné, tout à la fois curieux et inquiet. Là, il ne fait pas de doute que le réalisme de l'auteur est à ce point poignant qu'il en résulte un effet d'adhésion irréfutable. De ce point de vue, le roman de Roy est une grande réussite, car non seulement il ressuscite des lieux vivants et pleins d'une trouble promiscuité, mais il redonne avec une vigueur jamais démentie les déchirements moraux gagnant les adolescents qui s'y trouvent, bousculés qu'ils sont devant



BRUNO ROY

L'INTIME OU LE PUBLIC

Mais il y a la mort ailleurs aussi, celle qui dépend des guerres ou des attentats, qui fait écho à la toute voisine et bouleversante mort de ses proches. Le bourdonnement de la mort universelle dans les bruits contemporains trouve l'écorché vif qui, en soi, écoute, s'inquiète, s'attriste. Et comme une fatalité sous-jacente à cette entreprise, on est aussi envahi par un sentiment étrange et envoûtant de plaisir dans les listes qui s'allongent de ce qui peut mourir à nous, devant nous, ne serait-ce que le millénaire récent ou, pire, des femmes aux os blanchis, des torturés, des accidentés aléatoires.

SUR LE FIL DU RASOIR

Et ce cumul, cette sorte d'offre obèse de la mort étalée, finit par devenir une manière de comptine funeste, de suspension du sens final, car on pourrait bien être comme « quelqu'un qui n'a rien à vivre et, par le fait même, rien à mourir » (p. 15). Alors, nous voici fascinés comme des enfants qui en veulent encore et encore, souhaitant même revoir cet oiseau qui mourant ressuscite. Il y a véritablement une mise en scène du mortuaire dans ce livre. Et que faire avec la mort de l'esprit, la folie et les hôpitaux psychiatriques, et les nuits qui tuent le jour, et la pluie qui tue le beau temps, que faire du temps qui passe et rétame nos certitudes?

l'expérience confrontée à la morale d'une époque étouffante et constamment aux aguets.



J'AIME. EST-CE MAL ?

Des frères, ces religieux contraints, président à la destinée de ce temps estival pendant lequel des enfants vont faire confidence de leur malheur et de leur haine, des jumeaux avouer leur prostitution et le plaisir de l'argent qu'ils en tirent, où un moniteur va comprendre les plaisirs de la chair et quitter sa communauté. Et, dans tout cela, un incessant débat sur l'existence de Dieu, sur la foi qui guide la vie de l'époque, sur l'impérieuse vérité qu'il faut découvrir en soi et pour soi tisse les histoires. C'est parfois lourd, tant la complaisance à en remettre et à diluer le propos, dans un style souvent trop poétique et désincarné, englue les dialogues ; c'est surtout un miroir de cette société obsolète, rendue dans son ultime vérité.

ENTRE HOMMES

L'obsession de l'homosexualité et de la pédophilie tisse la trame essentielle de la rencontre de ces jeunes corps, des adultes qui les voient et les touchent. Bruno Roy parvient, de ce point de vue, à créer une tension qui sous-tend la réflexion que ces gestes imposent. Telle tête d'enfant sur la poitrine d'un moniteur, telle caresse d'une joue, tel mouvement d'un corps qui s'étend sur un autre, tels désirs empêtrés dans la morale soutiennent la trame narrative ; et, à chaque page, on se demande qui succombera, où s'en iront ces protagonistes brisés de douleurs et de souvenirs catastrophiques, tous étant ou orphelins ou en foyer d'accueil, tous portant le poids d'une enfance mal aimée, mal accordée au bonheur.